

**MÈRE MARIE MAGDA**  
**RELIGIEUSE DE NOTRE-DAME DE SION**



**NOM ET PRÉNOM : Marthe ZECH**

**NÉE : le 24 septembre 1879 en Hainaut, Belgique**

**ENTRÉE EN RELIGION : en 1908**

**REÇUT LE TITRE DE : *JUSTE PARMİ LES NATIONS EN 1993 À ANVERS***

**ARRIVE À GRENOBLE comme supérieure en 1940**

**MORTE : en 1947 à Grand-Bourg**

Mère Magda arrive à Grenoble en septembre 1940, elle fait communauté avec sœur Joséphine, mère Théodore, sœur Ignace, entre autres. Les conditions de vie de cette nouvelle communauté ne sont guère faciles, Elles décident d'ouvrir un pensionnat dès la rentrée 1940.

Grenoble était zone libre pendant l'occupation Allemande, donc devenue une sorte de refuge pour les personnes en danger des zones occupées. Malgré cela, la ville fut soumise à une rafle très violente en août 1942 . Chacune des sœurs fit ce qu'elle pouvait pour aider les juifs. L'action des sauveteurs consistait à fournir de fausses cartes d'identité et d'alimentation, à cacher des filles parmi les élèves du pensionnat, à contribuer à trouver des places dans les fermes des environs pour des enfants, ou à aider des personnes à passer en Suisse.

Mère Magda parlait couramment allemand, elle était chargée de retarder au maximum les soldats qui venaient perquisitionner leur maison, pendant que les fillettes passaient chez les Rédemptoristes voisines. Une fois, l'une d'elles fut abritée à l'infirmerie, « ayant attrapé une maladie fort contagieuse ». Tout ce qui se faisait restait secret. Parfois, on faisait passer les enfants juifs de passage pour des protestants, ce qui expliquait qu'ils n'aillent pas à la chapelle.

Jacqueline Mizné, élève interne au pensionnat fut sauvée grâce à Mère Magda.

Un matin, après une nuit des rafles, des hommes en civil sont venus chercher une sœur d'origine polonaise juive sous son nom civil. D'après les souvenirs de plusieurs sœurs, on appela Mère Magda et celle-ci a répondu qu'elle ne connaissait personne de ce nom-là. À la suite de cela, sœur Eliezer fut cachée chez les Rédemptoristes qui possédaient une maison en face de Sion, et a pu être ainsi sauvée.

Mère Magda vient vivre à Grand-Bourg vers 1943 et y resta jusqu'à son décès en 1947.

## SOEUR JOSEPHINE

### RELIGIEUSE DE NOTRE-DAME DE SION



**NOM ET PRÉNOM : Denise Paulin-Aguadich**

**NEE : le 27 avril 1913**

**RELIGIEUSE : le 26 avril 1940**

**ARRIVE À GRENOBLE : en septembre 1940**

**REÇUT LE TITRE DE : JUSTE PARMİ LES NATIONS EN 1989**

**MORTE : le 8 octobre 2010**

Sœur Joséphine faisait partie de la communauté de Grenoble en septembre de 1940 avec Mère Magda comme supérieure. Comme assistante sociale et infirmière du pensionnat, elle met à profit son activité professionnelle pour sauver des Juifs et en cache plusieurs dans le couvent. A plusieurs reprises, elle envoie des réfugiés chez ses parents. Parmi eux, les Wulfowicz, un couple qui avait fui la Belgique en mai 1940 avec leur petite fille, Liliane qui resteront chez les Paulin\* jusqu'à la Libération

Grenoble était zone libre pendant l'occupation Allemande, donc devenue une sorte de refuge pour les personnes en danger des zones occupées. Malgré cela, la ville fut soumise à une rafle très violente en août 1942 que sœur Joséphine détaille dans son journal avant de cesser d'y écrire sans que l'on sache la raison. Chacune des sœurs fit ce qu'elle pouvait pour aider les juifs. L'action des sauveteurs consistait à fournir de fausses cartes d'identité et d'alimentation, à cacher des filles parmi les élèves du pensionnat, à contribuer à trouver des places dans les fermes des environs pour des enfants, ou à aider des personnes à passer en Suisse. Sœur Joséphine avait de nombreuses connaissances, et savait parfaitement utiliser ce réseau. Cela allait d'une voisine, la pharmacienne, à ses propres parents, sans oublier les amis qu'elle avait à Notre-Dame de l'Osier, commune proche de Grenoble où purent se réfugier de nombreux juifs ainsi que de résistants. Les témoignages sont nombreux de tout ce qui a été fait. Il y avait aussi, le problème de l'étoile jaune, sœur Joséphine se souvient qu'un des enfants avait gardé l'étoile. Elle l'avait décousue, mais la marque se voyait toujours sur le vêtement, et l'enfant avait dû enfiler son pull à l'envers pour la cacher... Elle conclut ainsi ce souvenir « Cette marque était comme le symbole de l'empreinte inoubliable de la souffrance et de la peur qui est demeurée pour toujours dans l'âme de chacun d'eux. »

Sœur Joséphine dut quitter Grenoble en 1943 car ses activités commençaient à être trop connues. La guerre terminée, [Denise Paulin](#)\* se rendit de village en village pour s'enquérir de la situation des enfants.

Elle continua à aider les deux enfants de Monsieur Elbaz en les faisant admettre à l'ORT et en envoyant une des sœurs revenue des camps dans un état critique passer 6 mois de convalescence chez ses parents, [Louis](#)\* et [Joséphine Paulin](#)\* à [Chapareillan](#). Sœur Joséphine est restée à Paris jusqu'en 1953, puis elle a quitté la congrégation et s'est mariée. Elle décède en 2010. C'est la première religieuse de NDS à avoir reçu le titre de juste parmi les nations.

**MÈRE MARIE FRANCIA**

**RELIGIEUSE DE NOTRE-DAME DE SION**



**NOM ET PRÉNOM : Gabrielle Gonzalès de Linares**

*Plaque exposée dans le hall du lycée à la mémoire de Mère Francia, et portrait de Mère Francia datant probablement des années 1980.*

**NÉE : en 1898**

**RELIGIEUSE : en 1928**

**ARRIVE À PARIS : en 1934**

**MORTE: Le 6 août 1992 à Issy-les-Moulineaux**

**REÇUT LE TITRE DE JUSTE PARMIS LES NATIONS : en 2006**

Le couvent de Paris était alors une très grande maison : environ 126 religieuses, sans compter le conseil général. Le pensionnat comptait environ 400 élèves.

Lorsque la guerre éclata, Mère Francia comme sœur Agnese se rendirent compte assez vite du danger couru par les juifs, car ils étaient nombreux, au pensionnat comme au Marais. Il s'est agi de cacher des enfants, de leur donner des fausses cartes, et éventuellement, de leur permettre de fuir hors de Paris. Il était impossible d'agir seule. Ils faut une équipe des gens prêt à aider jusqu'au bout.

*"En juin 1944 Mère Francia\* reçoit la visite d'un commissaire de police du quartier. Il vient chercher les enfants cachés, sans doute suite à une dénonciation. Mère Francia\* affirme qu'il n'y a là que les élèves du collège. Puis elle lui demande combien de temps il aurait donné pour faire partir les enfants s'il y en avait eu. Il répond : 48 heures puis il est parti. Dans l'heure, les quatre ou cinq petites filles juives ont été emmenées, dispersées dans des familles<sup>12</sup>.*

Geneviève est alors placée dans la famille Reinhard\* et retrouvera sa mère et sa sœur à la fin de la guerre.

Mère Francia se souvient que des policiers étaient venus un jour avec une liste qui commençait par "Mme Adra". De toute bonne foi, elle a pu dire qu'elle ne connaissait personne de ce nom-là. Ce n'est que plus tard qu'elle s'est rendue compte qu'il s'agissait sans doute de Soeur Andrea-Maria qui travaillait avec Soeur Agnese\* au Centre du Marais. Mais la suite de la liste contenait aussi des noms d'enfants qui étaient cachés au pensionnat. Mère Francia\* raconte qu'elle a répondu avec un grand aplomb : "C'est vrai, ils sont ici, mais il n'y a rien à faire, je ne vous les donnerai pas, prenez-moi si vous voulez, mais les enfants, jamais". Le policier a fini par partir et semble ne pas être revenu.

Il a été reconnu que Mère Marie Francia a pris une part active pour cacher des enfants et les aider à passer la ligne de démarcation en utilisant ses relations. Elle leur procurait des faux papiers et leur trouvait différentes cachettes. On pense qu'elle a sauvé près de cinquante enfants juifs durant la guerre.

**SOEUR AGNESE MARIA  
RELIGIEUSE DE NOTRE-DAME DE SION**



**NOM ET PRÉNOM : Emma Navarro**

**NÉE : en 1900 en Italie**

**ENTREE EN RELIGION : en 1937**

**ARRIVE À PARIS : en 1938**

**MORTE : en 1998**

**REÇUT LE TITRE DE JUSTE PARMIS LES NATIONS : en 2010**

Lorsque la guerre éclata, Mère Marie Francia (Gabrielle de Linarès) et Soeur Agnese\* se rendirent compte assez vite du danger couru par les Juifs, car ils étaient nombreux, au pensionnat comme au Marais.

Leur action permettra de cacher des enfants, de leur donner des fausses cartes, et éventuellement, de leur permettre de fuir hors de Paris. Comme il était impossible d'agir seules, elles reçurent de l'aide de la part d'assistantes sociales, de prêtres (le Père Théomir Devaux\*, prêtre de Notre-Dame de Sion, la cousine de Mère Francia\*, la concierge de la cousine, le médecin de la cousine (qui fournissait des certificats nécessaires à l'envoi des enfants en lieu sûrs "pour des raisons de santé", certificats que le docteur de la communauté refusait de donner) et de beaucoup d'autres. Voici un extrait de ce que Soeur Agnese raconte à Soeur Anna-Maria :

"Le père de la petite Anna nous avait dit : *moi, je vous confie ma fille*. Il avait perdu sa femme, et je crois qu'un de ses fils avait été pris. Nous avons fait de faux-papiers. Un jour, des enfants montaient chez nous et nous ont dit *Mademoiselle, ils ont pris le père d'Anna*. J'étais bouleversée parce qu'après cela, est arrivée la concierge avec un bout de papier sur lequel était marqué *Mademoiselle, Anna n'a plus que vous au monde*. *Dorénavant, vous êtes son père, sa mère*. Quand le père avait été pris, il avait demandé à chercher quelques affaires, et c'est à ce moment qu'il avait rédigé le mot. Par la suite, j'ai caché la petite chez les sœurs du Bon Secours".

Un jour, elle répondit au téléphone à la Gestapo qui la menaçait : « Si j'ai pris la petite, c'est pour la sauver, et pas pour la livrer. »

Soeur Andrea-Maria allait chercher les enfants, faisait des accompagnements à la gare, et assurait le suivi des tickets d'alimentation. Cela générait une correspondance importante qui arrivait au 61 rue Notre-Dame des Champs, ce qui explique probablement qu'elle ait été recherchée par la police. Soeur Agnese\* raconte aussi : "Nous avons fait des fêtes magnifiques (...). Nous avons présenté l'histoire d'Esther. Nous avons des costumes que Mère Amédée nous avait prêtés". Tous les étés, elle continuait à amener les enfants en colonie de vacances à Grand-Bourg. Le journal de la maison d'Evry raconte même que les enfants allaient jouer dans la piscine qui se trouvait là.

A la fin de la guerre, Soeur Agnese\* est restée quelques temps à Paris avant d'être envoyée à Rome, où elle continua l'œuvre commencée en France en ouvrant un *dopo scuola* ("après l'école") proche du Ghetto de Rome. Elle y est restée jusqu'à son décès en 1998. La Médaille des Justes lui est attribuée en 2010.

**MÈRE MARIE AUGUSTINE  
RELIGIEUSE DE NOTRE DAME DE SION**

**NOM ET PRÉNOM : Virgini Badetti**

**NÉE: en 1881 à Istanbul**

**RELIGIEUSE : en 1926**

**ENVOYÉE À ROME: en 1942**

**MORTE : 1949 à Paris**

**REÇUT LE TITRE DE JUSTE PARMIS LES NATIONS : en 1999**



Médailles des Justes  
parmi les Nations

Sr Virginie Badetti et Sr Emilia Benedetti, religieuses de Notre-Dame de Sion, ont en effet été inscrites comme " Justes parmi les Nations " pour avoir sauvé 7 Juifs de la déportation, à Rome, pendant l'occupation nazie. La guerre entre l'Allemagne et l'Italie fut déclarée le 10 juin 1943, Rome fut bombardée pour la première fois le jour même. Les premières rafles eurent lieu dès le 15 octobre. Le récit qui a été rédigé à la fin de la guerre sur la maison de Rome pendant cette période raconte : « Le 16 octobre, à l'aube (...), il pleuvait, des groupes compacts de femmes israélites accompagnées de leurs enfants franchissent le cancelle de la via Garibaldi. » Mère Augustine accepta de les recueillir au couvent. Il fallut faire de la place pour accueillir des personnes si nombreuses, et ont dû déménager les meubles encombrants. Heureusement, pour le premier jour, la plupart des personnes avaient apporté de quoi manger. Etant donné le bon accueil qui leur avait été réservé, les femmes demandèrent à Mère Augustine l'autorisation de faire venir leurs maris. Celle-ci accepta, non sans en avoir demandé auparavant l'autorisation au vicariat. Le réfectoire fut alors transformé en salle à coucher et il fallait sans cesse enjamber des grabats. Toute la place, même la plus petite, fut occupée : l'espace sous l'escalier abrita un ménage de sept personnes. Mais des familles entières furent ainsi accueillies, ce qui leur permit de ne pas être séparées. La serre abritait les derniers arrivés. Une cloche fut installée dans la maison du concierge afin de servir de signal d'alarme : lorsqu'elle sonnait trois fois, chacun devait courir se cacher. Il y avait par exemple une cave à charbon qui pouvait contenir une cinquantaine de personnes, mais n'avait qu'une ouverture, fermée par une lourde armoire de chêne, aucune fenêtre ni aucune autre porte. S'y cacher, c'était risquer de rester enterré vivant. Par la suite, les réfugiés préférèrent se cacher plutôt chez des voisins en cas d'alerte car dans cet abri, on étouffait littéralement. Lors de l'une de leurs perquisitions une fois, une femme ne parvint pas à temps à rejoindre sa cachette : une sœur enleva alors sa coiffe et la lui mit sur la tête en lui donnant en même temps une marmite pleine à remuer. Cette situation dura dix mois. Heureusement, Mère Augustine avait fini par obtenir un document attestant que la propriété était protégée par le Vatican et qui en interdisait les perquisitions. Un jour, les Allemands essayèrent quand même d'entrer dans la maison. Quelques Juifs cachés prirent peur et essayèrent de s'enfuir. Ils furent pris et l'un d'eux torturé. Cela eu lieu quelques jours avant la libération de Rome, qui advint le 4 juin 1944 : ils furent ainsi délivrés avant d'avoir été envoyés dans les camps. Pour finir, tous les Juifs cachés à Sion furent sauvés. Il y avait là des avocats, des commerçants...Mère Augustine fut envoyée à Trieste en octobre 1945 et y resta quelques années avant d'aller à Paris où elle décéda le 20 novembre 1949.

**MÈRE MARIE AGNESA  
RELIGIEUSE DE NOTRE-DAME DE SION**



**NOM ET PRÉNOM : Emilie Benedetti**

**NÉE : en 1902 à Rome**

**RELIGIEUSE : en 1928**

**REÇU LE TITRE DE JUSTE PARMIS LES NATIONS : en 1999**

**MORTE : en 1952 à Rome**

Mère M. Agnesa, fut élève au pensionnat de Notre-Dame de Sion, puis suivit des études d'infirmière et de théologie. Après avoir prononcé ses premiers vœux à Paris le 20 janvier 1928 et un bref passage à Trente, elle passa tout le reste de sa vie à Rome. A cette époque, la congrégation y dirigeait un grand pensionnat sur le Janicule qui ferma ses portes à la veille de la guerre. A la place, on ouvrit un orphelinat dont Sr Agnesa fut la première directrice.

Sr Virginie Badetti et Sr Emilia Benedetti, religieuses de Notre-Dame de Sion, ont en effet été inscrites comme " Justes parmi les Nations " pour avoir sauvé 187 Juifs de la déportation, à Rome, pendant l'occupation nazie. La guerre entre l'Allemagne et l'Italie fut déclarée le 10 juin 1943, Rome fut bombardée pour la première fois le jour même. Les premières rafles eurent lieu dès le 15 octobre. Le récit qui a été rédigé à la fin de la guerre sur la maison de Rome pendant cette période raconte : « Le 16 octobre, à l'aube (...), il pleuvait, des groupes compacts de femmes israélites accompagnées de leurs enfants franchissent le cancelle de la via Garibaldi. » Mère Augustine accepta de les recueillir au couvent. Il fallut faire de la place pour accueillir des personnes si nombreuses, et on dû déménager les meubles encombrants. Heureusement, pour le premier jour, la plupart des personnes avaient apporté de quoi manger. Etant donné le bon accueil qui leur avait été réservé, les femmes demandèrent à Mère Augustine l'autorisation de faire venir leurs maris. Celle-ci accepta, non sans en avoir demandé auparavant l'autorisation au vicariat. Le réfectoire fut alors transformé en salle à coucher et il fallait sans cesse enjamber des grabats. Toute la place, même la plus petite, fut occupée : l'espace sous l'escalier abrita un ménage de sept personnes. Mais des familles entières furent ainsi accueillies, ce qui leur permit de ne pas être séparées. La serre abritait les derniers arrivés. Une cloche fut installée dans la maison du concierge afin de servir de signal d'alarme : lorsqu'elle sonnait trois fois, chacun devait courir se cacher. Il y avait par exemple une cave à charbon qui pouvait contenir une cinquantaine de personnes, mais n'avait qu'une ouverture, fermée par une lourde armoire de chêne, aucune fenêtre ni aucune autre porte. S'y cacher, c'était risquer de rester enterré vivant. Par la suite, les réfugiés préférèrent se cacher plutôt chez des voisins en cas d'alerte car dans cet abri, on étouffait littéralement. Lors de l'une de leurs perquisitions une fois, une femme ne parvint pas à temps à rejoindre sa cachette : une sœur enleva alors sa coiffe et la lui mit sur la tête en lui donnant en même temps une marmite pleine à remuer. Cette situation dura dix mois. Heureusement, Mère Augustine avait fini par obtenir un document attestant que la propriété était protégée par le Vatican et qui en interdisait les perquisitions. Un jour, les Allemands essayèrent quand même d'entrer dans la maison. Quelques Juifs cachés prirent peur et essayèrent de s'enfuir. Ils furent pris et l'un d'eux torturé. Cela eu lieu quelques jours avant la libération de Rome, qui advint le 4 juin 1944 : ils furent ainsi délivrés avant d'avoir été envoyés dans les camps. Pour finir, tous les Juifs cachés à Sion furent sauvés. Il y avait là des avocats, des commerçants... Mère Agnesa, resta à Rome jusqu'à la fin de sa vie en 1952.

**MERE MARIE DORA  
RELIGIEUSE DE NOTRE-DAME DE SION**



**NOM ET PRÉMON : Anna Otto**

**NÉE : en 1874 à Bruxelles**

**RELIGIEUSE: en 1900**

**MORTE : en 1944**

**REÇUT LA MEDAILLE DE JUSTE PARMIS LES NATIONS : en 1998**

En décembre 1940, un avis de la Kommandantur parvint aux sœurs : Mère Dora devait se rendre le lendemain à la gare avec ses bagages, car elle était Belge. Et en effet, le lendemain, elle y retrouva une centaine de personnes, dont plusieurs autres religieuses de la ville, toutes Anglaises, Belges ou Hollandaises. Elles furent internées à Troyes, dans une école, dans des conditions difficiles : il fallut dormir sur de la paille et souffrir du manque d'intimité et d'eau pour se laver. Mais les Petites Sœurs des Pauvres de la ville vinrent en aide aux internées avec de la nourriture et des produits de pharmacie. Deux jours plus tard, M. Dora ainsi que plusieurs autres religieuses reçurent l'autorisation d'être transférées chez elles. Finalement, elle obtint un ordre de rapatriement en Belgique et fut transférée début mars à Bruxelles, puis Anvers. Elle peut enfin rentrer à Saint-Omer le 30 mai 1941, soit cinq mois et demi après son départ. Sa santé déjà précaire fut encore fragilisée par cet épisode. L'année suivante, en février 1942, elle reçut une obédience pour prendre la direction de la maison d'Anvers. M.M. Guillaume, la sœur jumelle de Mère Magda Zech, l'y rejoindra au mois d'août, quittant Evry où elle vivait depuis onze ans.

Pendant l'été, à la suite des grandes rafles, Mère Dora cacha des enfants au pensionnat sous de faux noms. C'est le cas en particulier de Lydia Werkendam, qui avait alors sept ans. Elle raconte qu'un jour, lors d'un bombardement, tout le couvent était parti se réfugier dans un abri. Une des sœurs, se rendant compte de l'absence de Lydia, se précipita à l'étage pour la réveiller et l'amener à l'abri. Lydia ajoute que sa mère fut en contact étroit avec le couvent pendant toute la durée de la guerre et que « les sœurs faisaient l'impossible pour rassurer maman ». Mère Guillaume recueillit au couvent des aviateurs alliés tombés en territoire occupé par les Allemands. Elle organisa une filière d'évasion pour ces aviateurs, mais aussi pour des résistants et des Juifs, qui passait par la France (Grenoble, où sa sœur jumelle dirigeait l'établissement de Sion) puis par la Suisse ou l'Espagne et le Portugal. Il est probable que Mère Dora et Mère Guillaume aient été aidées dans leur action par le Père Demann, père de Sion, qui se trouvait à Louvain à cette époque.

La santé de Mère Dora était fragile, et elle ne survécut pas à une opération chirurgicale qui fut pratiquée le sept juillet 1944. Elle décéda le 23 septembre 1944, quelques jours après la libération d'Anvers, qui eu lieu au début du mois. Elle reçut la médaille des Justes en 1998.

On peut lire dans son ménologe : « ce que frappait avant tout dans sa physionomie, c'était sa bonté ; son cœur compatissant à toute peine, et elle savait être maternelle pour *chacune* ; *tout en restant ferme pour le maintien de la règle et de l'esprit religieux.*

**LE PERE THEOMIR DEVAUX  
RELIGIEUX DE NOTRE-DAME DE SION**



**NÉ : en 1885 à Castillon**

**RELIGIEUX : en 1911**

**MORT : en 1967**

**REÇUT LA MEDAILLE DE JUSTE PARMIS LES NATIONS : 6 août 1996**

Théomir Devaux, Supérieur du monastère des Pères de Sion à Paris, consacra la plus grande partie de son existence au développement des relations judéo-chrétiennes. Il passa plusieurs années au monastère Ratisbonne à Jérusalem, fut rédacteur du journal "La question d'Israël" et fit de son établissement à Paris un centre de recherche et d'enseignement.

Pendant l'Occupation, le religieux contribua au salut de centaines d'enfants juifs dont certains avaient perdu leurs parents ou en avaient été séparés de force. Il coopérait avec les représentants d'organisations juives afin de procurer de faux papiers aux enfants et trouver des institutions ou des familles chrétiennes disposées à les accueillir et les cacher. Le père Théomir Devaux\* hébergeait les enfants au monastère pendant une ou plusieurs nuits, le temps de pouvoir leur faire quitter Paris et gagner le refuge qu'il leur avait trouvé. Il se chargeait de faire parvenir les frais d'entretien des enfants aux institutions et familles d'accueil.

Après la guerre, il s'employa à faire reconnaître la qualité de pupille de la nation aux orphelins qui, leurs parents disparus dans les camps, n'avaient nulle part où aller. Nombre de rescapés ayant bénéficié de son intervention et de celle du père Émile Planckaert\* évoquent avec gratitude son action humanitaire et son dévouement vis-à-vis de jeunes juifs qui avaient perdu leur famille et leur foyer.

Vers la fin de l'année 1942, le curé du village annonça à ses paroissiens que des enfants en détresse avaient été rassemblés dans une grange du hameau voisin de l'Espérance en attendant qu'on leur trouve des familles d'accueil. Il s'agissait de petits Juifs de Paris recueillis par le père Théomir Devaux\* afin de les placer en lieu sûr. Émile Lecas\* se rendit à la grange comme nombre de villageois, prêt à héberger un enfant chez lui, malgré sa condition très modeste. Il y avait là Rosette Cohen, huit ans, qui refusait de se séparer de sa petite sœur de trois ans, Bambi, parce que sa maman lui avait fait promettre de ne jamais la quitter. Personne ne voulait les prendre toutes les deux et Rosette sanglotait. Émile Lecas\* vint la consoler et décida de recueillir les deux petites avec

son épouse Marguerite Lecas.

Dès juillet 1940, la Gestapo avait fait une descente au monastère, confisqué les archives de l'établissement et sa bibliothèque - spécialisée dans les questions juives - et décrété la fermeture du journal.

Après la guerre, le monastère reprit son combat contre la bigoterie et l'antisémitisme. Son nouveau journal, Les Cahiers Sioniens, qui mettait l'accent sur l'évolution de la pensée chrétienne sur les Juifs et le judaïsme, contribua à la préparation de l'encyclique Nostra Aetate sur les Juifs, qui fut promulguée par le pape Jean XXIII

Le 6 août 1996, l'Institut Yad Vashem de Jérusalem a décerné au père Théomir Devaux\* le titre de Juste parmi les Nations.